

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

— Nous quitter ! oh non ; nous ne permettrions pas cela. N'avons-nous pas besoin de toutes nos affections, de toutes nos forces réunies pour consoler cette chère enfant et la ramener à des idées plus raisonnables ?

— Vous avez raison, dit l'oncle, tout ému. Quel est votre avis sur la conduite que nous avons à tenir ?

— Le mieux, je crois, dit Mme Spencer, est de ne pas contrarier les idées de Marguerite, pour pouvoir mieux les discuter avec elle et leur donner une bonne direction.

— C'est justement mon opinion, s'exclama l'oncle.

— Il n'y a qu'à laisser faire les choses, à attendre patiemment, et tout s'arrangera, ajouta M. Spencer. Et puis, n'avons-nous pas un auxiliaire dévoué, le plus précieux de tous.

— Qui donc ?

— Henri. L'amour, qui amène parfois la mort, opère aussi la résurrection.

Et tous descendirent en riant à la salle à manger.

Quelques coups de *tam tam* chinois venaient de remplir la maison de leurs sons assourdissants pour annoncer le déjeuner. Marguerite attendait déjà dans la salle à manger. Elle avait la contenance inquiète et l'air préoccupé d'une personne qui attend une explication pénible. Dès les premières paroles qui sortirent de la bouche de Mme Spencer, toute inquiétude disparut, comme une brume à l'horizon, que dissipe soudain un rayon de soleil.

Celle-ci aborda de suite la question de l'évangélisation du Japon et du désir de Marguerite de se rendre dans ce pays, comme une chose toute naturelle, et qui faisait honneur à sa charité chrétienne. Cependant, les vocations religieuses ne doivent pas être brusquées ; elles demandent du temps pour mûrir. D'ailleurs, rien ne pressait ; on avait du temps devant soi. Ce fut le déjeuner le plus gai qu'ils eussent eu depuis quelque temps.

Tous eurent à se féliciter de la résolution qu'ils avaient prise. Cette pensée secrète que Marguerite nourrissait depuis quelque temps lui rongeaient le cœur et l'enveloppait d'un voile de sombre mélancolie. Elle remettait de jour en jour un aveu qui lui pesait, parce qu'elle craignait de jeter la désolation dans sa famille. Aujourd'hui qu'elle n'avait plus rien à cacher, qu'elle pouvait parler hautement de ses projets, elle se sentait l'âme rassérénée ; elle avait même parfois de bons moments de gaieté communicative.

Henri seul n'était pas gai. Pendant quelque temps il avait eu l'espoir de gagner l'amour de Marguerite, mais cet espoir s'était envolé comme un oiseau de passage. L'oncle avait beau lui dire que l'idée de sa nièce n'était qu'un caprice qui disparaîtrait bientôt, il ne pouvait pas partager cet optimisme. Il combattait encore, mais mollement et sans énergie, comme un lutteur qui sait d'avance qu'il court à une défaite certaine. Malgré lui son découragement perçait en présence de Marguerite, et celle-ci, le prenant pour de la froideur, devenait de plus en plus réservée avec celui qui semblait n'être son compagnon qu'à regret et que pour s'acquitter d'une tâche.

Un jour, à la suggestion de l'oncle, ils étaient partis en *buggy* pour un pique-nique, donné en faveur de l'église de Vernon River, à une quinzaine de milles de Charlottetown. Ils durent at-

tendre quelque peu au *ferry* ; il y avait un encombrement de voitures. Enfin, leur tour vint de passer. Une fois de l'autre côté de la rivière, leur cheval, jeune et vif, impatient de se délier les jambes, s'élança au grand trot. Bientôt, ils étaient en pleine campagne. L'azur était d'un bleu limpide, tacheté à peine çà et là de petites nuées blanches ; le soleil resplendissait dans son tout éclat, de temps en temps cependant des bouffées de brises venant du large en tempéraient l'ardeur. De tous côtés ce n'était qu'une mer de verdure s'étendant à perte de vue, avec des ondulations de terrain et de bouquets d'arbres, étalant toutes les nuances depuis le vert tendre des jeunes pousses d'herbes jusqu'au vert foncé des cèdres.

Au milieu des arbres, comme des nids ou plutôt comme des bijoux dans leurs écrins verts, se cachaient de coquettes maisons, blanches comme la neige ; puis apparaissaient les fermes, plus larges avec leurs longue suite de bâtiments, voilés parfois d'un haut rideau de peupliers ; puis, dans les parcs entourés de solides barrières en bois, des juments avec leurs gracieux poulains, des vaches aux mamelles rebondies, des troupeaux de brebis avec leurs agneaux bondissants ; là-bas, sur le versant d'un coteau, une charrue fouillait le sol fertile ; un tableau tel que l'eût rêvé Virgile pour ses *Bucoliques* et ses *Géorgiques*, tableau plein d'une fraîcheur et d'une poésie qui vous empoigne malgré vous.

Bien que ce spectacle ne fût pas nouveau pour eux, Henri et Marguerite ne laissaient pas que d'en être fortement impressionnés, tant les charmes de la nature sont inépuisables pour qui sait les apprécier.

— Tenez, disait Henri, voyez ces belles routes, je ne puis me lasser de les admirer ; nulle part ailleurs peut-être il n'y en a de semblables. Leur sable rouge, puis foncé lorsqu'il est un peu mouillé, prend, une fois sec, une teinte rosée. En tout temps, les roues des voitures y tracent des rayures d'une nuance différente qui varie les aspects, et chaque route est un long ruban rouge, rose et rayé qui se déroule à l'infini, faisant un contraste frappant avec le vert luxuriant des prés et des cultures.

A cet endroit, la route était bordée de fougères dont les feuilles d'un vert tendre, artistiquement découpées, se balançaient comme une dentelle sous une brise légère. Bientôt, gravissant une colline, elle s'enfonçait entre deux escarpements garnis de pins et de cèdres et autres résineux de toutes formes, de tous feuillages, les uns étalant leurs branches horizontales en plans superposés, d'une symétrie parfaite, et dressant dans les airs leurs cônes surmontés d'une tige droite comme un paratonnerre, les autres plus irréguliers, mais non moins gracieux dans leurs dispositions.

De lui-même le cheval s'était mis au pas, tout essouffé, ne pouvant plus garder le trot sur cette pente trop raide.

Henri et Marguerite admiraient ce paysage.

Ils arrivaient sur le sommet de cette colline appelée *Tea Hill* et un panorama grandiose se déroula devant leurs yeux.

A leurs pieds la route dévalait par une succession de détours et d'ondulations pour courir à droite dans une grande plaine qui allait se perdre dans les nuages. Devant eux une vallée tapissée de prairies verdoyantes avec des troupeaux paisant en liberté ; puis au delà une baie et la grande mer aux eaux bleues où des flots frangés d'une courbe enroulée comme des ondulations de troupeaux de moutons bondissant à travers la prairie. Des barques de pêcheurs y balançaient leurs voiles triangulaires ; on entendait le cri rauque des goélands, semblable au grincement d'une poulie ou d'une chaîne de fer autour des cabestans.

A quelque distance de la côte, *Governor's Island* apparaît comme une autre Vénus émergeant des flots, dans toute la splendeur de sa robe d'un vert luxuriant. Au delà, bien loin, le regard se perd dans une ligne circulaire où l'azur du ciel et de l'eau se confond comme si tant de beautés descendaient du ciel ou y remontaient.

Jusqu'à *Vernon River*, ce n'est qu'une immense plaine ; à peine çà, et là, un pli de terrain. Les champs de pommes de terre où les plantes se dessinent vigoureusement sur la couleur tranchée du

sol sont une immense tapisserie verte sur un fond rouge ou rose. Partout ailleurs la terre disparaît sous les touffes épaisses d'avoines, sous les trèfles vigoureux et les sainfoins odorants. Partout une propreté exquise ; peu d'herbes sauvages dans les labours, la terre même, détrempée par les pluies, a un aspect tout particulier ; ce n'est pas cette boue noirâtre, argileuse, dégoûtante, même à l'état de boue, elle conserve sa pureté primitive, et le passant craint peu ses éclaboussures. En dépit des barrières qui découpent ses cultures en vastes carrés, l'île du Prince Edouard est véritablement un grand jardin, le Jardin du Golfe Saint-Laurent, comme on l'a justement nommée depuis longtemps.

Tout le long de cette route, Henri et Marguerite avaient peu causé. Ils étaient tristes, et leur tristesse contrastait étrangement avec la riche et riante nature qui, partout autour d'eux, les portait à la joie et au bonheur. Henri se rappelait des jours récents encore. C'était l'hiver dernier ; la nature était triste et froide sous son vêtement d'hiver ; mais lui sentait dans son cœur la chaleur et la joie : il se croyait aimé. Dans ce temps-là, il avait au moins l'illusion, mais aujourd'hui la main brutale de la réalité la lui avait enlevée, et ne lui laissait plus à la place que l'affreuse certitude de n'être pas aimé et, — ce qui est plus triste encore, — la désespérance de l'être jamais. Que pouvait-il dire à une femme dont le cœur était loin de lui et qui, sachant toute l'affection qu'il lui portait, n'avait pas même pour lui une parole sympathique ?

Et elle, voyant la mine triste de son compagnon, en concluait que ce voyage était pour lui une corvée peu agréable. Cette pensée n'était pas de nature à lui redonner sa belle humeur. Alors, elle se rejetait au fond de la voiture, et, les regards errants par la campagne, elle pensait. Elle pensait elle aussi à ses illusions brusquement effondrées. Après ce naufrage, fallait-il songer à d'autres amours. Le seul homme pour qui elle se sentait encore un peu d'affection et qu'elle aurait pu aimer peut-être, était là à côté d'elle et ne lui marquait que de l'indifférence, presque du dégoût. Non, il n'y fallait pas songer. Une vie commencée comme la sienne, sous de si tristes auspices, ne pouvait être qu'une vie de sacrifice et d'abnégation. Ne pouvant se composer une famille comme tout le monde, elle s'en créerait une de tous les malheureux et de ceux qui marchent dans ce monde en dehors des sentiers de la vérité, et elle répandrait sur eux tous les trésors d'amour accumulés dans son cœur. Elle irait porter par delà les mers les lumières et les consolations du Christianisme. Puis sa pensée se transportait au Japon où une multitude de bonnes œuvres l'attendaient. Sans doute, il lui en coûtait beaucoup de se séparer de ces bons parents adoptifs qu'elle aimait autant que s'ils lui eussent donné le jour, et de son bon oncle ; mais il le fallait, puisque c'était le seul moyen d'oublier les tristes événements qui venaient d'empoisonner le commencement de son existence.

Tandis que ces malheureux jeunes gens, pleins de force, de jeunesse et de santé, s'abandonnaient ainsi au flot de tristesse et de mélancolie qui montait dans leur âme, la nature entière riait et chantait autour d'eux, entonnant un hymne solennel à la gloire du Créateur.

Tout à coup ils se redressèrent. Le cheval venait de se mettre au pas. Ils montaient une côte raide, bordée d'un côté par un bois de pins très épais.

— Nous voici bientôt arrivés, dit Henri à mi-voix.

— En effet, répondit Marguerite, j'aperçois sur cette hauteur la pointe d'un clocher.

— C'est bien cela, c'est l'église de *Vernon River*, autour de laquelle se tient le *tea party*. C'est là que nous nous rendons.

LOUIS TASSON.

A suivre